

**Alphonse MOUTOMBI**  
Ecole Normale Supérieure  
Université de Yaoundé I

## **Le témoignage d'un ancien collègue et ami. « Le Professeur François Guiyoba : in memoriam »**

Ma modeste contribution à cet ouvrage conçu et réalisé en hommage au très regretté Professeur François GUIYوبا est, pour l'essentiel, le témoignage que j'avais eu le redoutable privilège de prononcer lors de la cérémonie de l'hommage académique à l'illustre disparu organisée le 18 juin 2021, à l'Amphi 700, par le Rectorat de l'Université de Yaoundé I. Tout comme en cette circonstance si douloureuse et tristement historique, les propos ci-dessous restent et demeurent pour moi :

- a) tout d'abord, un devoir de mémoire pour un "frère humain" comme dirait François VILLON, pour un mortel qui nous a devancés dans l'éternité, ce 09 mai 2021 ;
- b) ensuite, un ultime geste d'affection et de gratitude émue pour un compagnon de route, un ami, un frère ;
- c) enfin, une marque de haute estime et de profonde admiration pour une sommité scientifique, un aristocrate du savoir ; pour tout dire, un savant qui a disparu soudainement comme à nos yeux par un coup de tonnerre, en nous laissant pantois, hébétés, tétanisés.

### **1. Le Pr François Guiyoba : le collègue, l'homme et le frère**

C'est en 1999, année de son recrutement au Département de français comme Assistant et enseignant de littérature, que j'avais fait la connaissance du collègue de regrettée mémoire. Je faisais déjà alors figure d'ancien dans le service. Assez rapidement, nous avons sympathisé, nous sentant d'emblée en phase et en famille au travers de la littérature générale et comparée, notre maison commune et, plus précisément, de l'imagologie générale, autrement dit, la représentation littéraire de l'altérité, de l'autre et l'ailleurs, spécialisation de nos thèses doctorales respectives soutenues dans les universités françaises. Faudrait-il ajouter que nous avons découvert entretemps que nous étions tous les deux des « mbamois », autrement dit originaires du département du Mbam et Inoubou, dans la région administrative du Centre Cameroun. Les « mbamois » ont l'habitude de s'interpeller « Région ! ».

En effet, pendant la domination coloniale, tout le Mbam était appelé « Région du Mbam » ; d'où l'étiquette « région»... Précisons toutefois

qu'avec mon collègue comparatiste, se reconnaître "mbamois" n'avait aucune velléité de repli identitaire, mais plutôt d'adhésion à une certaine vision du monde, et d'enracinement dans un terroir en vue de promouvoir des valeurs socioculturelles données hautement positives.

Depuis lors, et pendant des années, nous avons formé une équipe pédagogique soudée, aux rapports fluides et harmonieux, sans aucun soupçon de nuage, aussi bien dans la prestation des cours que dans les différentes évaluations de notre discipline. Notre complicité n'échappait à personne, surtout pas aux étudiants, experts en chicanes et autres intrigues. Et même quand, des années plus tard, il accéda au grade de Professeur titulaire, et dès lors était devenu responsable académique de l'Unité d'enseignement de la littérature comparée, il me pria de continuer à dispenser le Cours magistral, non seulement parce que j'avais initié l'enseignement de cette discipline au Département de français, mais aussi parce que lui-même préférait de très loin ses chers Travaux dirigés notamment autour de la mythocritique, très appréciée par les étudiants. D'ailleurs, concluait-il malicieusement, « tu ne sais pas à quel point j'exploite ton cours à partir des notes des étudiants... ». Notre tandem gagnant dura jusqu'au jour où l'on me signifia que j'avais obtenu le privilège de faire valoir mes droits à la retraite...

Grâce à notre estime réciproque, socle de nos rapports interpersonnels et professionnels, j'ai mieux connu et davantage apprécié François, du moins dans la mesure où il voulait bien se laisser découvrir, ou encore quand des circonstances particulières le forçaient à dévoiler un pan de sa personnalité, de son moi profond, par moments ondoyant et divers. En effet, il s'entourait généralement comme d'un halo de mystère...

Quoi qu'il en soit, ce qui chez lui était un donné à voir pour quiconque l'avait connu ou croisé sur les campus, c'était cette haute taille, ce grand gabarit, et cet embonpoint que le citoyen lambda attribue généralement aux membres de la grande bourgeoisie et, cerise sur le gâteau, cette allure d'homme sans problème, pour qui la vie semble un long fleuve tranquille... Autant d'arguments qu'aurait difficilement démentis sa belle Mercedes au coupé sport, couleur gris métal, jantes alu, sièges capitonnés et accueillants. Il avait le pas posé, jamais pressé, parfois alourdi par la traîtrise d'une santé périodiquement problématique. Le Prof ne marchait pas, il avançait à pas de sénateur !

Sa tenue vestimentaire déroutait par sa simplicité. Vêtu généralement dans le style « afitude », comme on dit, en bras de chemise, sa lourde mallette dans une main, il avait le visage tantôt grave ou fatigué, tantôt souriant ou pensif. Stoïque dans la souffrance et la maladie, seuls l'alitement forcé, mais aussi ses déplacements à l'étranger, fréquents avant la pandémie du COVID-19, l'éloignaient pour un temps des amphis, de ses

chers étudiants et jeunes chercheurs. Le Prof aimait, mieux, il exerçait son métier avec passion et une conscience professionnelle aiguë. Quand je réalisai combien sa santé était précaire, je lui déclarai un jour avec compassion : "Mon frère, en définitive, tu es un colosse aux pieds d'argile !", "Eh oui, en quelque sorte", avait-il répliqué tout simplement. Et, pudique, il changea de sujet.

De fait, François n'aimait pas beaucoup qu'on s'apitoie sur son sort, ou qu'il soit le sujet d'une conversation. Au demeurant, il était très discret sur lui-même, sur ses problèmes à lui, et Dieu sait qu'il en avait ! Et quand, au détour d'une rare confiance, il entrouvrait la porte de son jardin secret, de sa vie privée, il ne vous laissait pas vous y engouffrer à loisir...

Au demeurant, vous découvriez sa personnalité attachante quand il vous accueillait parmi les siens : affable, généreux, mais naturellement timide, il se détendait infailliblement dans la compagnie restreinte d'amis sûrs. Friand de la bonne ambiance voltairienne aux accents épicuriens, il se délectait manifestement dans les convivialités, autour d'un repas arrosé d'une bouteille de bon vin qui semblait lui ouvrir le robinet de l'éloquence. Dès lors, l'humour parfois grinçant, les jeux de mots et les mots d'esprit ne tarissaient pas dans son propos. Il avait l'intelligence pétillante et virevoltante. Il aimait la vie et distillait la joie de vivre.

Sa philosophie de la vie semblait s'inspirer des penseurs et encyclopédistes du XVIII<sup>e</sup> siècle français : l'Homme habite la terre, et c'est sur cette même terre qu'il doit créer les conditions de son bonheur ; tout le monde a le droit, voire le devoir d'être heureux ; il faut donc absolument faire de notre planète une "terre des hommes" (Saint-Exupéry) sur laquelle l'Homme sera la valeur suprême et inaliénable.<sup>1</sup>

A l'instar des encyclopédistes, François arborait volontiers un air provocateur, malicieux et critique au sujet de la religion chrétienne. En effet, il aimait bien taquiner les dévots et autres fanatiques de son auditoire, fût-ce à l'occasion d'une causerie ou lors d'une soutenance d'un travail universitaire : « Excusez-moi, je vais blasphémer un peu... » Et il exprimait un point de vue jugé « osé », voire « impie » pour certains, mais qu'il tenait à rattacher à l'approche scientifique du sujet débattu.

Ce cosmopolite, ce citoyen du monde s'était, comme écrivait Montaigne dans ses *Essais*, « limé la cervelle contre celle d'autrui », de tant d'autres grands esprits et de cultures diverses à travers ses périples dans

---

<sup>1</sup> *Terre des hommes* (1939) est un roman célèbre d'Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944) aviateur et écrivain français. Dans ce récit, comme dans les autres qu'il a produits : *Vol de nuit* (1931), *Pilote de guerre* (1942) et sa fiction fort symbolique *Le Petit Prince* (1943), Saint-Exupéry s'attache à définir le sens de l'action et à promouvoir des valeurs hautement humanistes dans une société obnubilée par les progrès techniques et le matérialisme.

le monde<sup>1</sup>. François était donc, tout naturellement, un fervent apôtre et pratiquant du vivre ensemble, du partage, car il était foncièrement altruiste, philanthrope. Sa popularité s'étendait pratiquement dans tous les départements de l'École normale supérieure où sa très riche expérience scientifique au plus haut niveau était sollicitée par des collègues moins chevronnés, des chercheurs en difficulté de documentation ou de publication. Oui, le Pr GUIYوبا était une force tranquille, un esprit charismatique qui savait rassurer, rassembler, exhorter. Fidèle en amitié, humaniste pétri par le comparatisme, le Pr GUIYوبا fustigeait la mauvaise foi, la mesquinerie, les embuscades et l'injustice sous toutes ses formes et variantes. Il tenait au plus haut point à sa dignité, à sa réputation, à ses droits et à ceux de ses pupilles académiques...

## **2. Le Pr François Guiyoba : l'universitaire, l'homme de science**

À dire vrai, ce volet de la célébration de vie du Pr GUIYوبا a été confié à une main experte, à un œil avisé. Néanmoins, qu'il me soit permis de dire quelques mots en guise de corollaire à la très haute stature scientifique du disparu.

À l'époque du recrutement de François GUIYوبا au grade d'Assistant, il régnait au sein du Département de français de l'École normale supérieure, un esprit de caste, un système de mandarinat, et le principe de séniorité solidement entretenus par quelques aînés et autorités académiques. En vertu de tout cela, le jeune Assistant, suffoquant d'une rage impuissante, s'était vu intimer la consigne de porter respectueusement le sac d'un aîné de rang magistral pour l'escorter de sa voiture jusqu'à son bureau. Le pauvre homme, lui qui, avant l'université, avait déjà occupé des postes importants dans la fonction publique camerounaise, dut obtempérer de fort mauvaise grâce...

Ce qui, de son propre aveu, avait représenté une humiliation affligeante, cuisante, lui insuffla assurément la rage de réussir, d'accéder aux cimes de la science et au gotha de l'Université par le travail acharné, sans boursoufflures ni autolaudation. Et il y a réussi, la preuve ! Oui, tout

---

<sup>1</sup> Les Essais est l'œuvre unique de Michel Eyquem de Montaigne (1533 – 1592), ancien Conseiller au Parlement de Bordeaux, charge qu'il abandonna en 1570 pour se consacrer au loisir de sa chère « librairie » (bibliothèque). Les réflexions et les réactions qui font suite à ses lectures, ses voyages, pour tout dire son expérience de la vie forment la matière, continuellement enrichie, de cette œuvre atypique de la Renaissance française dont la publication s'étale de 1580 à 1595, soit 3 ans après la mort de l'auteur. A travers la peinture de soi-même et de ses propres contradictions, c'est en définitive l'Homme universel que Montaigne dépeint dans son incapacité à trouver la justice et la vérité. Toute son expérience accumulée lui confirme la relativité des choses humaines. D'où un « art de vivre » qui doit se fonder sur une « sagesse » prudente inspirée par le bon sens et la tolérance.

jeune encore, il avait épousé et embrassé passionnément sa bien-aimée Sophie, affectueusement appelée Sophia, la Science... Et celui qui n'aimait pas beaucoup que ses collègues l'appellent "Professeur" était devenu, au fil du temps, une tête bien faite et bien pleine, un monument de la science. Dans le domaine des Lettres et Sciences humaines notamment, il était toujours sur la brèche. Sa culture était immense, encyclopédique.

Aujourd'hui qu'il n'est plus des nôtres, et qu'il est entré définitivement dans l'histoire et l'éternité, il évoque irrésistiblement pour moi ce personnage du théâtre césairien, le Roi Christophe. En effet, c'est devant son corps inanimé que ses partisans et ses détracteurs, unanimement, prennent la juste mesure de sa haute stature historique, politique, voire mythique...

À la suite de l'écrivain américain Ernest M. Hemingway qui lui emprunta le titre d'une de ses meilleures fictions romanesque, c'est également en me référant au poète écossais John Donne que je peux conclure mon propos :

*Nul homme n'est une île sur terre. Tout homme fait partie d'un tout. La mort de tout homme me diminue parce que je fais partie du genre humain. Ainsi donc, n'envoie pas demander « Pour qui sonne le glas ? » Il sonne pour toi.*

Adieu François, cher collègue et ami !

Professeur François GUIYوبا, à travers vos travaux, votre rayonnement scientifique et votre exemplarité, vous vivrez à jamais sur la terre et dans le cœur des hommes !